

Les descriptions animalières dans l'*Histoire naturelle* de Buffon : entre le vraisemblable de l'écrivain et le véritable du savant

Swann Paradis

Université York (Collège Glendon)

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'histoire naturelle, alors à son apogée, est considérée par le public lettré comme la plus populaire des sciences. À la veille de se scinder au XIX^e siècle en de multiples champs de savoir (la biologie, l'écologie, l'éthologie, etc.), cette discipline, contaminée par un curieux mélange d'allusions mythologiques et poétiques, de descriptions scientifiques, de principes philosophiques et théologiques, de tables arithmétiques et d'observations détaillées, voire « d'intuitions confuses » (Charbonneau, 2005, p. 13) qui puisent aux grands courants de l'époque (matérialisme, sensualisme,

empirisme et vitalisme), chevauche des frontières mal définies entre sciences et belles-lettres. En fait, l'histoire naturelle investit le milieu du XVIII^e siècle forte d'une tradition complexe qui allie à la fois les variations épistémologiques associées à ses divers objets d'étude et sa prétention de former « un genre littéraire à part entière » qui vise un « public aussi étendu que celui de la littérature » (Duris, 1997, p. 546). Il s'avère toutefois difficile de préciser ce qui caractérise l'histoire naturelle, sinon qu'elle se définit moins par des objets spécifiques que par un ensemble de pratiques qui ont toutes un caractère littéraire : par sa constitution protéiforme — qui convoque, notamment dans les descriptions animalières, le royaume de la science et celui des belles-lettres —, elle pose simultanément des jalons relatifs au savoir factuel, à l'enquête philosophique et à l'imagination poétique (Stalnaker, 2002, p. 24)¹. Savoir concret d'un côté, imagination, invention et création de l'autre, l'histoire naturelle possède tous les ingrédients de ce questionnement plus général à propos de la représentation et de l'imitation qui hantera les penseurs des Lumières et sera illustré par les tensions constantes entre la référence directe au monde réel du savant et les marques de l'expressivité de l'écrivain, selon une dialectique mouvante et complexe :

Entre la science, qui relève de l'ordre du vrai vérifiable et généralisable, et les Lettres qui relèvent du domaine des opinions (idées, croyances, images, goûts), la dissymétrie paraît telle que les secondes ne peuvent, depuis que « littérature » ne signifie plus « l'ensemble des savoirs », que subir une dépendance relative de la part de la première. (Séginger, 2002, p. 542)

¹ « It would therefore appear that letters, and by extension description in the realm of Belles-Lettres, can involve problems of factual knowledge, philosophical inquiry and poetic imagination. »

L'œuvre de Buffon possède une « conscience vague » (Moser, 1989, p. 72) de cette différence à venir entre les discours littéraire et scientifique, alors que le monde des savants se dirige vers des méthodes plus modernes qui favoriseront l'autonomisation des différents champs de savoir, consécutivement au divorce entre les belles-lettres et les sciences (Ferrone, 1996, p. 238)². Mais, dans les descriptions animalières de Buffon, nous avons affaire à la quête d'un véritable savant qui, sur le chemin de la découverte scientifique, s'avère cet « hybride singulier entre le juge et le poète » (Stengers, 1991, p. 7), qui ne cesse de jongler avec le jugement et l'imagination propres au naturaliste désireux de désenchanter la faune.

La posture même du naturaliste le conduit, peut-être plus que le chimiste, le géomètre ou l'astronome, à revêtir « la dégaine de l'écrivain pour se présenter au public, s'efforçant de rendre par là [son] savoir attrayant » (Charbonneau, 2005, p. 8). Sans renier le mouvement général par lequel les Lumières comptaient dissiper ignorance et préjugés afin qu'advienne un jour le bonheur sur terre, les naturalistes écrivaient souvent pour intéresser le lectorat, modulant stratégiquement leur traitement du sujet dans une perspective commerciale. À la recherche de la gloire ou de la fortune, ces derniers devaient viser un plus large public que celui de l'Académie des sciences. L'histoire naturelle, incluant des textes qui ont pour objet à la

² Ferrone souligne que, dès la décennie 1780, un « véritable antagonisme » commence à se former entre l'homme de science, d'une part, et le philosophe, le théologien et le lettré d'autre part. On notera également à cette période une équivalence de plus en plus commune entre les termes « savant », « scientifique » et « une activité de recherche dans un secteur spécifique du savoir », parallèlement à l'établissement progressif d'une différence entre sciences et belles-lettres.

fois la persuasion et la diffusion d'un savoir, aura donc été, à tout le moins en partie, une « entreprise rhétorique » (Loveland, 2001, p. 7-8)³ dont Buffon fut un représentant emblématique qui, par l'étendue que son champ de connaissances devait couvrir, a pleinement participé de ce mouvement entre les académies, la cour et les autres institutions du savoir. Georges-Louis Leclerc (1707-1788) — nommé comte de la terre de Buffon par Louis XV en janvier 1772 —, considéré aujourd'hui par plusieurs historiens des sciences comme le « naturaliste le plus important entre Aristote et Darwin » (Roger, 1989, p. 14), dont on dit qu'il excellait dans « l'art de généraliser ses idées et d'enchaîner ses observations » (Vicq-D'Azyr, 1868, p. v), s'affirme comme « le digne représentant du XVIII^e siècle qu'il domine par sa vie autant que par ses travaux » et se veut « l'instigateur du mouvement vers la Nature qui caractérise le siècle des Lumières » (Grinevald, 1988, p. 39), amalgamant les idées morales issues de la réflexion et de la philosophie ainsi que les vérités physiques confirmées par l'expérience. Le seigneur de Montbard, tour à tour ou simultanément mathématicien, naturaliste, philosophe, administrateur, écrivain, financier, forestier et maître de forges,

³ Il s'agit de notre traduction des expressions « marketeable » et « rhetorical enterprise », proposées par Loveland. L'auteur avait déjà émis dans cette veine : « In absence of clear-cut boundaries regarding sub-cultures and languages, eighteenth-century natural history found a large role for rhetoric — that is, for linguistic tools for attracting and persuading readers. On the one hand there were constant debates among naturalists. The sciences have always been contentious, of course, and they remain a site of powerful if subtle forms of rhetoric. » (p. 1) De manière similaire, Jardine et Spary, précisent : « Literary practices are conventions of genre, representation and persuasion; in natural history [...], these include, along with rational argumentation, the gamut of rhetorical and aesthetic forms of persuasion — appeal to historical precedent, to the interest, self-esteem and taste of the reader. » (1996, p. 8)

réussit l'exploit d'être nommé à l'Académie française (1753) quelque deux décennies après avoir été admis à l'Académie des sciences (1734)⁴ et nommé intendant du Jardin du Roi (1739). Il fut l'un des rares intellectuels, toutes époques confondues, à atteindre le rang de figure littéraire majeure grâce à ses seules publications scientifiques, regroupées en une œuvre unique : la monumentale *Histoire naturelle (HN)*, dont les 36 volumes *in-quarto* de quelque 500 pages chacun, publiés à l'Imprimerie Royale de 1749-1789, constituèrent un retentissant succès commercial aux proportions considérables qui eurent un impact culturel tout aussi important⁵.

Si Buffon s'inscrit dans une certaine tradition littéraire (le livre de zoologie, depuis Aristote et Pline l'Ancien, en passant par Gesner, Aldrovandi, John Ray et Jan Jonston), il caresse aussi le projet ambitieux de dépoussiérer sa discipline afin de lui donner ses lettres de noblesse scientifiques. Sa volonté de se distancier des histoires naturelles providentialistes (tel cet autre grand succès commercial, *Le Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche) se traduit notamment par le rejet des fables et des *mirabilia* qui empoisonnaient alors les descriptions animalières et par une iconographie qui marque un écart

⁴ Buffon n'est évidemment pas le seul à avoir été élu au sein de ces deux institutions prestigieuses. Il partage cet honneur avec, pour ne citer que les plus connus, Condorcet, Cuvier, d'Alembert, Flourens, Fontenelle, Cureau de La Chambre, La Condamine, Dortous de Mairan, Maupertuis et Pasteur (Guénoun, 1996, p. 164-167).

⁵ Robbins résume bien les principales raisons du succès commercial de l'œuvre de Buffon : *l'Histoire naturelle* combinait le style des ouvrages de fiction, les préceptes moraux de la théologie naturelle (sans cet excès de religiosité toutefois), l'audace spéculative de la philosophie, l'utilité des grands ouvrages de référence et l'exotisme des récits de voyage (2002, p. 170). Voir aussi à ce propos Roger (1993, p. 527).

esthétique significatif avec celle des siècles précédents⁶. Cependant, malgré ce désir de faire œuvre scientifique, Buffon est bien conscient de la nécessité de viser également un vaste public constitué d'amateurs, et non seulement de membres de la communauté des savants. C'est pourquoi l'*Histoire naturelle* fut, selon Jacques Roger — biographe scientifique de Buffon — « un des événements importants de l'histoire intellectuelle du XVIII^e siècle » (1993, p. 127)⁷, témoignant du savoir interdisciplinaire qui était le fruit des sociabilités intellectuelles caractérisant notamment l'esprit encyclopédique à la fin de l'Ancien Régime, avant que ne s'élabore l'autonomisation des savoirs au XIX^e siècle. Dans le contexte du présent collectif consacré « aux frontières des genres », la présence de l'histoire naturelle est d'autant plus pertinente qu'elle fait éclater ces limites, notamment parce qu'elle peut être considérée « comme le point de rencontre de la science et des belles-lettres, comme le dernier état d'une République des Lettres menacée par l'éclatement de l'unité du savoir classique » (Duris, 1997, p. 546). Alors que les premiers lecteurs attendaient une simple description du Cabinet du Roi ou un traité aride d'histoire naturelle, ils trouvèrent plutôt une galerie de portraits animaliers — des plus familiers aux plus exotiques —, écrits par un savant reconnu par les institutions et maniant « une langue qui n'était pas celle de ses pairs » (Delon, 2007, p. 15) à l'Académie des sciences. C'est dans cette optique que nous nous

⁶ Pour un aperçu de ce vice du recopiage particulièrement prisé dans l'iconographie animalière, voir Hoquet (2006, p. 107-115, et 2007, p. 7-175).

⁷ Spary (2000, p. 167) a par ailleurs bien exprimé ce rayonnement de l'œuvre de Buffon et la notoriété que conférait la mise en évidence des volumes de l'*Histoire naturelle* dans une bibliothèque privée en affirmant que, de tous les ouvrages sur les rayons, la série était « one of the most widely known » et « one of the most widely owned ».

proposons, à l'aide de quelques cas de figure tirés des descriptions animalières buffoniennes, de baliser les contours de cette discipline protéiforme qui, parce qu'elle se fonde sur « la tradition des anecdotes naturalistes qu'il faut rapporter, soumettre à un examen critique et réécrire, [...] doit être considérée comme un genre éminemment littéraire » (Levacher, 2011, p. 67-68).

***L'Histoire naturelle et son statut*⁸**

Le statut ambigu de *L'Histoire naturelle*, participant à la fois des sciences et des belles-lettres, se mesure également à l'aune de l'opacité inscrite dans la représentation même du savoir, exposée dans le « Système figuré des connoissances humaines » qui suit le « Discours préliminaire des éditeurs » de *L'Encyclopédie*. Rappelons la répartition des trois facultés de l'entendement — mémoire, raison et imagination — sur laquelle est basée l'explication détaillée du système des connoissances humaines, ainsi que le précise D'Alembert :

Ainsi la mémoire, la raison proprement dite, & l'imagination, sont les trois manieres différentes dont notre ame opere sur les objets de ses pensées. [...] Ces trois facultés forment d'abord les trois divisions générales de notre système, & les trois objets généraux des connoissances humaines; l'Histoire, qui se rapporte à la mémoire; la Philosophie, qui est le fruit de la raison; & les Beaux-arts, que l'imagination fait naître (1966 [1751], p. xvi).

⁸ Pour de plus amples détails sur cette problématique complexe, voir Paradis, 2008, p. 50-97.

Un rapide parcours du célèbre tableau qui sert à illustrer ce système — que Robert Darnton réduit avec ironie à « une belle image affichée à la fin du Discours préliminaire », représentative selon lui d'une vision de l'unité du savoir assimilable à un « rêve exotique attaché à un passé lointain » (1992, p. 21) — nous permet de constater que *l'Encyclopédie*, loin d'être un bloc homogène, figé et organisé, est plutôt un reflet de la complexité des Lumières, un « réceptacle de tout ce qui se transforme dans la pensée du siècle, au moment même où ses auteurs, qui contribuent à sa transformation en la faisant, l'écrivent » (Duflo & Wagner, 2002, p. 235). Bien que Buffon ne se soit pas officiellement associé à l'entreprise encyclopédique de Diderot et D'Alembert, comme sa pensée est explicitement présente dans de nombreux articles, *l'Histoire naturelle* s'avère en quelque sorte un microcosme de *l'Encyclopédie*, en ce qu'elle ne présente pas tant l'exposition ordonnée du savoir que « la chambre d'enregistrement du pullulement des connaissances, de l'éclatement des champs épistémiques, de la spécialisation des sciences » (*ibid.*, p. 235-236); prétendant ne pas être bornée par une conception prédéterminée de ce qu'étaient le savoir et la science, elle aura su ainsi, comme *l'Encyclopédie*, « accueillir ce qui naissait, quand bien même cela devait être accompagné d'un nécessaire cortège de doutes et de balbutiements » (*ibid.*, p. 236). Sans entrer dans les détails de cette tripartition complexe des branches du savoir, limitons-nous à préciser que l'histoire naturelle se trouve écartelée par les subdivisions du « Système figuré » : en particulier lorsque nous interrogeons la poétique ou l'épistémologie des descriptions animalières, elle chevauche les catégories de l'entendement (histoire, philosophie / sciences et poésie), qui sont elles-mêmes toutes surdéterminées

par les belles-lettres, dont les frontières mêmes sont assez mal délimitées au siècle des Lumières. En effet, les belles-lettres n'apparaissent explicitement nulle part dans l'arbre du savoir encyclopédique (comme il n'y a aucune entrée arborant ce titre dans *l'Encyclopédie*), mais sont en quelque sorte partout à la fois ; si bien que D'Alembert (1966 [1751], p. XVIII) répartit les « gens de lettres » — dont les naturalistes font éminemment partie — sur chacune des trois branches de la connaissance : les « Érudits » reposant sur celle de la mémoire, les « Philosophes » sur celle de la raison et les « Beaux-Esprits » sur celle de l'imagination.

Comme l'enseignement de l'histoire naturelle visait ultimement l'amélioration de l'individu et de la nation — en somme le développement de la jeune noblesse —, le savoir associé à ses différentes composantes correspond à ce que devait maîtriser tout individu cultivé. Les descriptions animalières de *l'Histoire naturelle* offraient donc un exemple éloquent des routes à suivre pour le développement physique et moral de l'individu. Une part de l'immense succès de Buffon tient évidemment à la qualité stylistique de ses écrits, mais aussi à l'idéal des Lumières qui sous-tend sa pensée (Spary, 1999, p. 294-296). En ce sens, le seigneur de Montbard est peut-être le représentant de la République des Lettres qui aura le plus contribué à rendre accessible la connaissance scientifique à l'élite mondaine (Findlen, 1994, p. 407). Conséquemment, cependant, la majorité des rééditions luxueuses de morceaux choisis n'ont laissé de Buffon, dans l'imaginaire collectif, que l'esquisse d'un portraitiste d'animaux qui a peint le cheval comme « la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite » (Buffon, 1753, p. 174) et brossé le portrait de l'éléphant comme un « miracle d'intelligence et un monstre de matière » (Buffon,

1764, p. 56), non sans réduire le chat à la fonction peu enviable de « domestique infidèle » (Buffon, 1756, p. 4). En ce qui a trait aux descriptions animalières en particulier, on retiendra surtout, au cours du XIX^e siècle, l'écrivain au coloris brillant. La cinquantaine d'éditions complètes de *l'Histoire naturelle* en langue française publiées entre 1749 et 1885, de même que les nombreuses traductions en allemand, anglais, espagnol, italien et néerlandais, illustrent la vitalité de l'œuvre et « l'impact considérable, bien que complexe, ambigu et souvent biaisé de l'œuvre de Buffon dans [sic] la science, la philosophie et l'esthétique contemporaines » (Schmitt, 2007, p. LVIII). On multiplia alors les éditions abrégées, les anthologies et les « morceaux choisis », qui devinrent une valeur sûre pour le milieu scolaire. Mais, comme l'a judicieusement relevé Michel Delon, cet « usage et abus pédagogique a sans doute vidé progressivement de sa substance *l'Histoire naturelle*, devenue, du XIX^e au XX^e siècle [sic], une réserve de maximes, une ménagerie pittoresque et un prétexte à belles images » (2007, p. xxxiv). La résultante fut que les somptueuses gravures qui avaient attiré l'attention des lecteurs de l'édition princeps — sans toutefois les détourner de l'œuvre — furent exploitées au point de transfigurer *l'Histoire naturelle*, peu à peu réduite à une histoire des animaux, dominée par un auteur auquel la tradition critique s'est plu à associer, un peu trop rapidement selon nous, la connotation péjorative de « pastelliste de la faune » (Delon, 2007, p. xxxvi). Alors que *l'Histoire naturelle* disparaissait même discrètement, il y a quelques décennies, des manuels scolaires en France, Buffon semblait condamné à croupir dans les limbes de la littérature, après avoir été expulsé du paradis de la science.

Le lieu commun naturaliste comme ornementation au service des belles-lettres

Il nous faut ici rendre hommage à Maëlle Levacher qui, dans son ouvrage *Buffon et ses lecteurs* (2011, p. 55-84), se propose d'étudier la cohérence littéraire et scientifique de *L'Histoire naturelle*. La chercheuse revisite entre autres les descriptions animalières en s'appuyant sur un concept issu de la rhétorique : le « lieu commun », qu'elle propose de substituer à la notion « d'idée reçue » ou de « préjugé populaire » (p. 59). Le lieu commun, qui désigne « une pluralité d'arguments » appartenant « à la culture partagée par une communauté » (p. 61), renvoie donc à la rhétorique, elle-même mûrie par une tradition séculaire. Plus précisément, le lieu commun naturaliste est une notion qui pourra nous permettre de faire le pont entre sciences et belles-lettres, car il peut être considéré tant comme ornement au service des belles-lettres que comme argument au service de l'exigence scientifique. Comme le lieu commun fait partie de la tradition rhétorique judiciaire, on ne sera pas surpris de constater que Buffon l'emploie dans le « procès » qu'il intente à plusieurs espèces, notamment au chat domestique (1756, p. 4-5)⁹ ou au féroce tigre :

Dans la classe des Animaux carnassiers, le Lion est le premier, le Tigre est le second; & comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand & souvent le meilleur; le second est ordinairement le plus méchant de tous. À la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité : tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire, sans nécessité. [...] Le tigre [...],

⁹ Ce monument d'ailourophobie a déjà été abondamment commenté. Voir en particulier Poplin (1987, p. 45-54, et 1991, p. 297-308), Ehrard (2004, p. 435-448), Paradis (2005, p. 99-115), Levacher (2011, p. 62-63).

quoique rassasié de chair, semble toujours être altéré de sang, sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, & non pas d'assouvir, en dévorant la première; il désole le pays qu'il habite, il ne craint ni l'aspect ni les armes de l'homme; il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphants, les jeunes rhinocéros, & quelquefois même ose braver le lion. [...] Le tigre trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté & de l'insatiable cruauté; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connoît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfans, & déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit! (1759, p. 129-131)

Le naturaliste se trouve ici en quelque sorte — nonobstant la métaphore politique à peine voilée où poignent le roi et son dauphin — à adapter la rhétorique judiciaire à l'histoire naturelle, afin de susciter chez le lecteur l'*indignatio* (un peu comme l'aurait fait Cicéron) en usant d'hypotyposes frappantes qui tendront même parfois vers le sublime burkien¹⁰. Le lecteur joue ici un rôle important dans le traitement de ces lieux communs qu'il attend et désire. Le naturaliste anticipe en quelque sorte le désir de la portion mondaine non spécialisée de son lectorat, et l'emploi du lieu commun devient comme un « passage obligé » qui renvoie à la tradition rhétorique l'ayant « érigé en ornement » (Levacher, 2011, p. 57). En évoquant, en racontant, en dépeignant le chat, le tigre ou l'éléphant, le

¹⁰ Sur le sublime burkien dans l'*Histoire naturelle*, voir De Baere (2006b, p. 279-295) et Levacher (2011, p. 123-156).

naturaliste, lui-même immense lecteur à la recherche du plus large public possible, nous invite à repenser la proximité des imaginaires scientifique et littéraire au siècle des Lumières. En quelque sorte, Buffon développe éloquemment ce qui a déjà été dit, relevant du même coup le défi littéraire du renouvellement des lieux communs, tout en valorisant ce processus de transmission du savoir au lecteur, qui relève selon lui de la vérité scientifique, au même titre que la découverte d'un fait par l'expérimentateur. Ainsi, comme l'a souligné Anderson (1999, p. 697-701)¹¹, le fait scientifique est tributaire de la relation entre l'auteur et un lecteur activement sollicité à transformer le monde qui l'entoure. L'intendant du Jardin du Roi semble néanmoins bien conscient, d'une part, de prendre part à une sorte de compétition stylistique avec les naturalistes qui l'ont précédé, dans une véritable « joute d'éloquence trans-historique » (Levacher, 2004, p. 51) où l'espèce décrite correspond assez bien au concept de « zoème », puisqu'elle semble « nantie d'une fonction sémantique » (Lévi-Strauss, 1985, p. 52) qui se résume le plus souvent « à servir l'homme et à refléter ses valeurs morales » (Holtz, 2007, p. 304)¹². Mais, d'autre part, la force de Buffon est d'avoir magistralement su opérer, au sein de ses descriptions animalières, le passage des belles-lettres à la science, en ajoutant également la critique du lieu commun, tout en sachant se montrer prudent, notamment devant les récits de voyage dans lesquels s'opère souvent ce

¹¹ « Buffon's reader is omnipresent in his works; the truth occurs when the understanding is transmitted to the reader, not when a fact is discovered by the experimenter. [...] Buffon's reader should come out of the work not just informed, but motivated to act. Truth, then, is an act of transformation of the world, not a passive reception of information ».

¹² Nous remercions l'auteur pour nous avoir fait part de son article inspirant où nous avons pris connaissance du « zoème ».

« glissement du régime descriptif vers le régime de l'apologue » (Holtz, 2007, p. 304). Dans une série intitulée *Supplément à l'Histoire naturelle* (SHN, 1774-1789), qui comprend les sept derniers des trente-six volumes de *l'Histoire naturelle*, Buffon va insérer une multitude d'« Additions » aux articles originaux publiés quelque vingt à trente ans auparavant, qui reflètent le développement exponentiel des connaissances en histoire naturelle, glanées au fil de ses propres expériences et des rapports d'observation provenant d'un important réseau de correspondants et de voyageurs partout à travers le monde. Dans ces volumes du *Supplément*, de nombreux exemples illustrent le processus de désenchantement de la faune, amorcé dans les premiers articles de descriptions animalières parus entre 1753 et 1767.

Lieu commun et argumentation scientifique

Le seigneur de Montbard adapte donc le traitement du lieu commun naturaliste en fonction de ses orientations scientifiques et de ses ambitions rhétoriques. En effet, le génie de Buffon consiste à avoir aussi su traiter le lieu commun comme argument, tout en le renouvelant, même si cela devait impliquer la plupart du temps de procéder à son désenchantement. On évitera conséquemment de se fonder uniquement sur les quelques morceaux de bravoure stylistique (tels que les préambules sur le chat et le tigre susmentionnés) qui parsèment ici et là *l'Histoire naturelle* pour affirmer, comme l'ont fait plusieurs contemporains de Buffon et la majorité des critiques du XX^e siècle, que l'intendant du Jardin du Roi se compromet comme homme de science pour flatter les préjugés des lecteurs, principalement afin de promouvoir les ventes de

son œuvre. Buffon a certes toujours été attentif au succès commercial de l'entreprise, mais il ne faut jamais perdre de vue qu'il compose « selon des codes esthétiques, rhétoriques et épistémologiques qui étaient à son époque conciliables » (Levacher, 2011, p. 83). En effet, comme le mentionne Serbat à propos de Pline l'Ancien, « [i]l ne suffit pas de trier avec soin les traits sceptiques et les marques de superstition. Il faudrait expliquer comment leur coexistence est possible, inévitable même, en analysant les conditions historiques de tout ordre — aussi bien affectives qu'intellectuelles — au milieu desquelles l'œuvre s'est élaborée. » (1973, p. 40) Il conviendra alors, pour le lecteur confronté aux « occurrences anthropomorphistes ou moralisantes des résurgences de lieux communs » qui parsèment les préambules de descriptions animalières buffoniennes, d'interroger « l'articulation de ces résurgences avec la modernité scientifique du projet buffonien » (Levacher, 2004, p. 29). En effet, l'originalité et la richesse de la fabrique des quadrupèdes dans *L'Histoire naturelle* procèdent de ce que Buffon tente, un peu comme Fontenelle avant lui au début du siècle, de légitimer la scientificité du langage vernaculaire, en procédant à ce que nous appelons un *désenchantement* du contenu de l'histoire naturelle : non seulement essaie-t-il constamment de dépasser la série de faits « suscitant l'admiration stérile [...] susceptible d'évoquer la présence d'un être transcendant », mais il s'attaque aussi aux *mirabilia*, entendus ici au sens fontenellien du terme, c'est-à-dire comme « un compromis langagier désignant l'échec (ou les limites) des connaissances humaines » (Seguin, 2010, p. 316). En d'autres termes, le mot « merveille », tant chez Fontenelle que chez Buffon, sert à désigner, pour reprendre les propos de Maria

Susana Seguin, « toute réalité naturelle que l'esprit de l'homme n'a pas encore pu élucider » (p. 316).

À la lumière de cette remise en contexte sous-tendue par l'*épistémè* caractérisant la fin de l'Ancien Régime, nous aimerions examiner, à l'aide d'un cas de figure, comment le naturaliste tente de concilier la permanence des connaissances — qui, bien souvent, n'en sont pas du point de vue scientifique — avec la modernité inhérente à la science qu'il entend fonder sur une démarche critique. Pour nous limiter, dans le cadre de cet article, à un exemple évocateur de la complexité du genre de l'histoire naturelle et du rapport de Buffon à la tradition naturaliste, arrêtons-nous sur un article de description animalière dans lequel deux problématiques scientifiques illustrent cette confrontation entre l'ancien et le nouveau : les mystères des amours éléphantines et l'énigmatique tétée de l'éléphanteau. Nous tenterons de vérifier du même coup si la présence du lieu commun, plutôt que de heurter la science, ne ferait pas qu'en « retarder l'expression » (Levacher, 2011, p. 63).

Le mystère des amours éléphantines

Buffon puise à de nombreuses sources, depuis les Anciens (Aristote et Pline l'Ancien surtout) jusqu'aux voyageurs qui sont ses contemporains, en passant par les ouvrages zoologiques de la Renaissance (Gesner et Aldrovandi surtout) et les naturalistes du Grand Siècle (Jan Jonston et John Ray, par exemple). Il convoque donc, en parallèle à l'abondante correspondance de voyageurs contemporains, agissant comme autant de « pourvoyeurs modernes de lieux communs »

(Levacher, 2011, p. 79), une bibliothèque mentale intériorisée par les lettrés de son époque. Il n'hésite pas à asséner, à coups d'observations récentes transmises grâce à son imposant réseau de correspondants, les critiques les plus pointues à ses illustres prédécesseurs. Il ambitionne par exemple, en s'appuyant sur une induction bio-anatomo-logique, de percer un mystère jusqu'alors insondable : l'énigmatique accouplement des éléphants.

Tout d'abord, Buffon reproche aux Anciens d'avoir regardé l'éléphant « comme un prodige, un miracle de la Nature » et d'avoir « exagéré ses facultés naturelles » au point de lui attribuer « des qualités intellectuelles & des vertus morales » (1764, p. 7). Il désavoue tant les figures emblématiques de l'Antiquité que certains auteurs plus récents pour avoir sans discernement donné aux éléphants « des mœurs raisonnées, une religion naturelle & innée, l'observance d'un culte, l'adoration quotidienne du Soleil & de la Lune, l'usage de l'ablution avant l'adoration, l'esprit de divination, la piété envers le Ciel » (p. 7-8)¹³. Puis le naturaliste montbardois souligne, s'appuyant sur Pline l'Ancien, que l'éléphant est « plus constant qu'impétueux en amour » (p. 6), avant d'enchaîner :

Lorsque les femelles entrent en chaleur, [...] la troupe se sépare par couples que le désir avoit formés d'avance; ils se prennent par choix, se dérovent, & dans leur marche l'amour paroît les précéder & la pudeur les suivre; car le mystère accompagne leurs plaisirs. On ne les a jamais vû s'accoupler, ils craignent sur-tout les regards de leurs semblables & connoissent peut-être mieux que nous cette

¹³ D'après Holtz (2007, p. 312-313), la reprise de ce topos anthropomorphique à caractère religieux — qui serait un héritage du *Physiologus* « où l'éléphant est présenté comme un substitut allégorique d'Adam » — se profile en parallèle de l'allégorie du projet colonial et serait révélatrice de la grande « plasticité métaphorique » associée à l'éléphant.

volupté pure de jouir dans le silence, & de ne s'occuper que de l'objet aimé. Ils cherchent les bois les plus épais, ils gagnent les solitudes les plus profondes pour se livrer sans témoins, sans trouble & sans réserve à toutes les impulsions de la Nature; elles sont d'autant plus vives & plus durables qu'elles sont plus rares & plus long-temps attendues. (p. 15)¹⁴

Abordant ensuite plus précisément l'accouplement des éléphants dans leur état sauvage, Buffon ajoute ce passage qui devait assurément séduire lors des lectures publiques tenues dans les salons :

La femelle doit non seulement consentir, mais il faut encore qu'elle provoque le mâle par une situation indécente qu'apparemment elle ne prend jamais que quand elle se croit sans témoins; la pudeur n'est-elle donc qu'une vertu physique, qui se trouve aussi dans les bêtes? elle est au moins, comme la douceur, la modération, la tempérance, l'attribut général & le bel apanage de tout sexe féminin. (p. 63)¹⁵

Le scientifique consciencieux voudrait bien « douter de ce fait, mais les Naturalistes, les Historiens, les Voyageurs, assurent tous de concert que les éléphants n'ont jamais produit dans l'état de domesticité » (p. 17-18)¹⁶, ce qui le conduira à effectuer

¹⁴ Le texte de Pline cité est : « *Pudoremquamnisi in abditocoëunt*. Plin. lib. VIII, cap. 5 », traduit ainsi par Alfred Ernout : « C'est par pudeur aussi qu'ils ne s'accouplent que dans le secret » (Pline l'Ancien, 1952, livre VIII, § 13, p. 27). Buffon cite également dans cette même note l'*Histoire des animaux* d'Aristote : « *Elephanti solitudines petunt coituri, & præcipue secus flumina* »; la traduction proposée par Janine Bertier est : « Les éléphants s'accouplent aussi dans des lieux solitaires, surtout auprès des fleuves où ils ont l'habitude de vivre » (Aristote, 1994, livre V, p. 257).

¹⁵ On retrouve encore ici reproduite, en note du texte buffonien, la même référence plinienne concernant la pudeur de l'éléphant que nous avons citée à la note précédente.

¹⁶ Sont cités, en note, en appui aux propos de Buffon, le « *Voyage de Fr. Pyrard. Paris, 1619* » de même que la « *Cosmographie du Levant, par Thevet, 1554* ». François Pyrard, né vers 1570, marchand originaire de Laval, s'embarqua pour les Maldives et Goa. Le récit de son voyage fut publié en 1611 et réédité

une pirouette stylistique pour postuler que les pachydermes deviennent alors « par la captivité autant d'eunuques volontaires dans lesquels se tarit chaque jour la source des générations » (p. 39). Inutile d'insister sur cette anthropomorphisation placée ici au service de la séduction poétique, mais au-delà de la rhétorique du *placere*, les précédentes séquences recèlent un potentiel herméneutique intéressant à creuser. Tout d'abord, nous sommes à même de mesurer toute la complexité du travail d'élagage, pour le naturaliste de la fin du XVIII^e siècle, placé devant une masse de documents et de témoignages. Ce dernier doit en effet tenter d'identifier, dans les portraits moralisés (notamment d'espèces exotiques peu ou pas connues en Europe), s'il y a glissement du régime descriptif de la zoologie vers celui de la morale ; en effet, comme le souligne à juste titre Grégoire Holtz,

de la description éthologique à l'éthopée, il n'y a qu'un pas que franchissent la plupart des voyageurs. [...] Mais parce qu'ils mettent en avant un témoignage personnel légitimant la véracité de leur enquête, les voyageurs donnent un poids axiologique supplémentaire à leur description de la domestication de l'éléphant. Le grand mammifère devient ainsi un support privilégié pour la projection idéologique que les Européens transportent avec eux (2007, p. 308-309).

Même si Buffon n'insiste pas explicitement sur l'importance de la domestication de l'éléphant — une des possibles clefs du

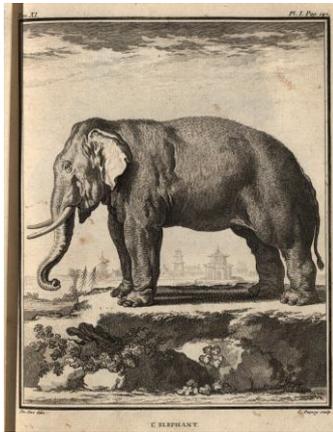
plusieurs fois; le titre complet de l'édition à laquelle Buffon fait référence ici est *Voyage de François Pyrard de Laval contenant sa navigation aux Indes orientales, Maldives, Moluques et Brésil*, Paris, S. Thiboust, 1619, 3^e éd., 2 vol. André Thevet (1504 ?-1592), moine et voyageur français, visita l'Italie, la Grèce et le Levant, puis participa à l'expédition menée par Villegagnon au Brésil; de retour en France, il fut aumônier de Catherine de Médicis et historiographe du roi; le titre complet de l'ouvrage auquel Buffon fait ici référence est *Cosmographie de Levant*, Lyon, J. de Toures et G. Gazeau, 1554.

code anthropomorphique de l'animal moralisé (Holtz, 2007, p. 304) —, la référence à la pudeur de la femelle peut être comprise comme une projection implicite de la maîtrise des passions dont le texte fait la promotion. À cet effet, il est intéressant de noter que Buffon passe sous silence toute référence à la fureur amoureuse du mâle — privilégiant un discours qui traduit une posture laudative dérivée principalement de l'observation de l'espèce indienne — et évacue ainsi tout un pan de témoignages dépréciatifs sur l'éléphant africain¹⁷. C'est ce qui permet notamment au naturaliste montbardois de situer son discours dans un cadre rhétorique dont « la clef de voûte » (p. 315) est habilement configurée : tout en s'appuyant explicitement sur une méthode fondée sur la logique de la comparaison qui laisse Dieu en dehors de la science¹⁸, la morale implicite, axée ici sur l'idéal vertueux de l'éléphant, confère au pachyderme sa singularité et sa supériorité sur les autres animaux façonnés par le Créateur, laissant transparaître son « excellence divine » (p. 315).

¹⁷ Sur cette « légende noire de l'éléphant d'Afrique », image en miroir inversée de son cousin d'Asie, voir Holtz, 2007, p. 308. On verra plus loin que Buffon privilégie les observations provenant du continent indien — notamment l'île de Ceylan (actuel Sri Lanka) et le Bengale (qui comprend aujourd'hui le Bangladesh et une portion du nord-est de l'Inde) — pour désenchanter le portrait de l'éléphant et qu'il demeure beaucoup plus sceptique envers les voyageurs qui ont parcouru le continent africain. Voir à ce sujet Paradis (2008, p. 560-573) pour un aperçu du portrait peu flatteur que Buffon réserve à Peter Kolbe, auteur d'une *Description du Cap de Bonne-Espérance*, publiée à Amsterdam en 1741.

¹⁸ « Pour peu qu'on ait réfléchi sur l'origine de nos connoissances, il est aisé de s'apercevoir que nous ne pouvons en acquérir que par la voie de la comparaison; ce qui est absolument incomparable, est entièrement incompréhensible; Dieu est le seul exemple que nous puissions donner ici, il ne peut être compris, parce qu'il ne peut être comparé. » (Buffon, 1749, p. 431)

Nous pourrions espérer par ailleurs que les rapports sur l'animal domestiqué seront plus révélateurs que les informations glanées dans l'état de nature, car ils résultent de l'observation directe du naturaliste scientifique qui, grâce à son jugement, son génie et sa discipline de l'imagination¹⁹, pourra corriger ce qui a été *mal* imaginé par ses devanciers. Or, il faut savoir que, hormis le squelette d'un éléphant congolais, donné par le roi du Portugal à Louis XIV en 1668 et conservé après dissection par Claude Perrault²⁰, les Parisiens durent attendre 1771 pour voir un éléphant exposé à la foire Saint-Germain sur la rue Dauphine²¹.



¹⁹ Sur ces trois concepts dans les descriptions animalières de Buffon, voir Paradis, 2008.

²⁰ Cet animal mourut, à l'âge de 17 ans, en 1681, à la Ménagerie de Versailles. C'est d'ailleurs sur la base des observations de Claude Perrault, consignées dans les *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle* et depuis le squelette de l'animal susmentionné, que Louis-Jean-Marie Daubenton produira sa description anatomique qui suit le texte de Buffon; la planche I qui suit la « Description de l'éléphant » (*HN*, XI, 1764, p. 142) est un dessin réalisé par Jacques De Sève (gravure de Jean-Charles Baquoy) à partir d'une sculpture du même sujet alors qu'il séjournait à la Ménagerie de Versailles.

²¹ Le numéro principal était le suivant : l'animal allait récupérer une bouteille de bière qu'il débouchait avec sa trompe avant de la porter à sa gueule et d'en avaler goulûment le contenu (Robbins, 2002, p. 97).

Buffon, qui publie son article principal sur l'éléphant en 1764, n'a donc manifestement jamais observé l'animal vivant; il doit mettre à profit son génie scientifique pour percer le mystère de la reproduction éléphantine et poursuivre sa croisade contre les fables des Anciens qui se sont probablement trompés en affirmant que les éléphants « s'accouplent à la manière des autres animaux, que la femelle abaisse seulement sa croupe pour recevoir plus aisément le mâle » (p. 61)²².

Sur la base d'une induction bio-anatomo-logique, renforcée par la description, inscrite en note, des voyageurs Jean-Baptiste Tavernier et Henri de Feynes, qui disent décrire ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux²³, Buffon conclut que « la disposition des parties paroît rendre impossible cette situation d'accouplement » (p. 60). Comme la femelle a l'orifice de la vulve « presqu'au milieu du ventre » et que le mâle « n'a pas le

²² Buffon adresse ici son reproche non seulement à Pline, mais explicitement à l'*Historia animalium* d'Aristote. En effet, le philosophe grec avait avancé sans surprise que la femelle « subit l'accouplement en s'abaissant et en laissant le passage au mâle [qui] effectue l'accouplement en montant sur elle » (1994, livre V, p. 257).

²³ « Quand ces animaux veulent s'accoupler ensemble, ils le font, sans comparaison, de même que l'homme & la femme : puis si-tôt qu'ils ont eu la jouissance l'un de l'autre, l'éléphant met sa trompe par dessous l'éléphante & la relève en même temps. *Voyage par terre à la Chine, du S.^r de Feynes, Paris, 1630, pages 90 & 91* » (p. 62). Henri de Feynes, voyageur français du début du XVII^e siècle, visita l'Asie, de la Syrie à la Chine, en passant par la Perse et les Indes; le titre complet de l'ouvrage auquel Buffon fait référence est *Voyage fait par terre depuis Paris jusques à la Chine*, Paris, P. Rocolet, 1630. Dans la suite de cette note, Buffon cite le « *Voyage de Tavernier, tome III, page 240* » : « la femelle de l'éléphant, [...] lorsqu'elle entre en chaleur [...] ramasse toutes sortes de feuillages et d'herbages, dont elle se fait un lit propre avec une manière de chevet & élevé de quatre ou cinq pieds de terre [...] où elle se couche sur le dos pour attendre le mâle, qu'elle appelle par ses cris » (p. 62). Fils d'un marchand de cartes géographiques, Tavernier (1605-1689) parcourut d'abord l'Europe, puis la Turquie, la Perse et les Indes. La citation de Buffon provient de l'ouvrage *Les Six Voyages de M. Jean-Baptiste Tavernier [...] en Turquie, en Perse et aux Indes*, Paris, P. Ribou, 1713 [1677].

membre génital proportionné à la grandeur de son corps non plus qu'à celle de ce long intervalle qui, dans la situation proposée, seroit en pure perte », il faut donc, pour que le mâle puisse « atteindre au but », que la femelle « se renverse sur le dos » (p. 62). Ici, même s'il appert que Buffon n'a pas eu accès aux ouvrages ci-dessous mentionnés, l'induction du naturaliste montbardois aurait trouvé un appui dans le rapport de Varthema, qui affirme avoir vu l'éléphant « s'accouplant à la mode des hommes, la femelle couchée dessous et à la renverse, combien d'aucuns tiennent du contraire » (1888 [1510], p. 106)²⁴, alors qu'elle aurait cependant été invalidée par la remarque du visionnaire Garcia da Orta : « Ce que d'aucuns ont voulu dire de la conjonction du masle, avec la femelle, est faux, parce qu'il ne parient point d'autre façon, que les austres bestes à quatre pieds » (1619 [1563], p. 82)²⁵.

La popularité de l'article sur l'éléphant eut entre autres conséquences que les spéculations de Buffon firent longtemps autorité, malgré de sincères rétractations publiées dans les volumes du *Supplément* qui, il faut le préciser, attirèrent un nombre beaucoup plus restreint de lecteurs que les articles originaux de descriptions animalières (*HN*, IV-XV, 1753-1767).

²⁴ Ludovico Varthema (v. 1470-1517), voyageur italien originaire de Bologne, visita l'Orient en partant de Venise en 1502. Il se rendit en Égypte et en Syrie, puis, ayant appris l'arabe, se déguisa et se joignit à une caravane pour La Mecque. De là, il gagna la Perse, puis l'Inde. De retour en Europe, il publia la relation de ses voyages, qui connut un succès considérable et fut rééditée à de nombreuses reprises et dans plusieurs langues tout au long du XVI^e siècle, avant de tomber dans un relatif oubli. Buffon le cite exclusivement depuis Gesner, mais ne renvoie jamais au texte original cité dans Holtz (2007, p. 308).

²⁵ En effet, on peut compter sur les doigts d'une main les occurrences des « Garcias », « Garciaz », « Garcias du Jardin » ou encore « Garcias Ab Horto » dans *L'Histoire naturelle*, sans jamais toutefois trouver de références précises à l'ouvrage cité dans Holtz (2007, p. 305).

Ainsi, Buffon apporta dans cette « Addition à l'article de l'Éléphant », une douzaine d'années après son texte original, la rectification suivante :

J'ai dit dans l'Histoire Naturelle de l'éléphant [...] qu'on pouvoit présumer que ces animaux ne s'accoupleroient pas à la manière des autres quadrupèdes, parce que la position relative des parties génitales dans les individus des deux sexes, paroît exiger que la femelle se renverse sur le dos pour recevoir le mâle. Cette conjecture qui me paroissait plausible ne se trouve pas vraie, car je crois qu'on doit ajouter foi à ce que je vais rapporter d'un témoin oculaire. [...] Il me paroît qu'on ne peut guère douter de la première observation sur la manière de s'accoupler des éléphants, puisque M. Marcel Bles assure l'avoir vu. (1776, p. 295-296)

Nous ne saurions trop insister ici sur l'humilité du seigneur de Montbard, qui n'hésitera jamais à se corriger. Au-delà des passages savoureux, alimentés par le génie artistique et destinés à séduire le lectorat, se profile une indéniable expression du génie scientifique selon un schéma caractéristique de la méthode buffonienne : le naturaliste s'efforce en bout de ligne de trier les observations rapportées par des tiers pour en dégager la conclusion la plus probable, dût-elle invalider ses propres hypothèses. Ici, c'est l'autorité d'un contemporain qui prime, celle de Marcel Bles, qui a l'immense avantage d'avoir résidé pendant douze ans dans l'île de Ceylan, où la densité de population faisait en sorte que les éléphants ne pouvaient se cacher aussi facilement que dans les immenses territoires d'Afrique :

[...] j'ai vu que la partie naturelle de la femelle se trouve en effet placée presque sous le milieu du ventre, ce qui feroit croire, comme le dit M. de Buffon, que les mâles ne peuvent la couvrir à la façon des autres quadrupèdes; cependant il n'y a qu'une légère différence de situation : j'ai vu, lorsqu'ils veulent s'accoupler, que la femelle se courbe la tête & le cou, & appuie les deux pieds & le

devant du corps également courbés, sur la racine d'un arbre, comme si elle se prosternoit par terre, les deux pieds de derrière restant debout & la croupe en haut, ce qui donne aux mâles la facilité de la couvrir & d'en user comme les autres quadrupèdes. (Bles, cité par Buffon, 1776, p. 295-296).

Malgré cette correction, on remarquera que les contemporains de Buffon auront surtout retenu les propos du texte original, ce qui inspirera par exemple à l'auteur d'un livret sur Hans et Marguerite — deux célébrités éléphantines arrivées triomphalement à Paris comme butin de guerre en 1798, non sans moult péripéties, depuis la Ménagerie du Stathouder de Hollande, Guillaume V d'Orange — une scène d'accouplement où les pachydermes s'ébattaient selon une posture on ne peut plus humaine, ce dont la foule curieuse attendit en vain la manifestation jusqu'à la mort des animaux quelques années plus tard²⁶.

L'énigmatique tétée de l'éléphanteau

Toujours dans le même article original, publié en amont du XI^e tome de *L'Histoire naturelle* en 1764, Buffon, paraphrasant Aristote, dont le texte latin est noté en bas de page, mentionne d'emblée que l'éléphant « approche de l'homme, par l'intelligence, autant au moins que la matière peut approcher de

²⁶ Il s'agit d'une gravure réalisée Jean-Pierre-Laurent Houel (*Histoire naturelle des deux éléphants, mâle et femelle, du Muséum de Paris, venus de Hollande en France en l'an VI*, Paris, L'Auteur, 1803, planche 16, [n. p.]), dont une copie nous a été gracieusement acheminée par la Bancroft Library (University of California, Berkeley). Voir Paradis (2008, p. 429) ou <http://archimede.bibl.ulaval.ca/archimede/fichiers/25813/ch09.html#d0e30579>.

l'esprit » (p. 2)²⁷. Être sensualiste par excellence grâce à sa trompe — « cette espèce de main » (p. 52), comme l'avait suggéré Aristote —, l'éléphant s'élève ainsi au-dessus de tous les animaux, car, Buffon ne manque jamais de le rappeler, le toucher est « de tous les sens celui qui est le plus relatif à la connoissance » (p. 54). Ce sens exceptionnellement aiguisé expliquerait la mémoire légendaire de l'éléphant et le placerait résolument le plus près possible de l'homme. L'avantage d'avoir « le nez dans la main » (p. 53) est indéniable :

ainsi par un seul & même membre, & pour ainsi dire, par un acte unique ou simultané, l'éléphant sent, aperçoit & juge plusieurs choses à la fois; or une sensation multiple équivaut en quelque sorte à la réflexion : donc quoique cet animal soit, ainsi que tous les autres, privé de la puissance de réfléchir, comme ses sensations se trouvent combinées dans l'organe même, qu'elles sont contemporaines, & pour ainsi dire, indivises les unes avec les autres, il n'est pas étonnant qu'il ait de lui-même des espèces d'idées & qu'il acquière en peu de temps celles qu'on veut lui transmettre (p. 54-55).

C'est donc l'appendice nasal qui confère à l'éléphant, malgré sa monstrueuse corpulence, sa supériorité par l'intelligence ; mais la trompe aura su tromper Buffon ! Ses remarques sur la façon de boire de l'éléphant — remplissant sa trompe d'eau pour la déverser ensuite dans la gueule — le conduisent à une

²⁷ Buffon renvoie ici à l'*Historia animalium* (livre IX, chapitre 46) : « *Valet sensu & reliquâ sagacitate ingenii excellit elephas* ». Janine Bertier traduit ainsi ce passage : « Sa sensibilité est vive et son intelligence est en général éminente » (Aristote, 1994, p. 546). De même, Buffon reproduit également les propos de Varthema, cités depuis l'*Historiae animalium liber primus de quadripedibus viviparis* de Gesner, p. 385 : « *Vidi elephantos quosdam qui prudentiores mihi videbantur quam quibusdam in locis homines*. Vartomannus, apud Gesnerum, cap. de Elephantis ». La traduction de Stéphane Schmitt est : « J'ai vu des éléphants qui m'ont semblé plus sages que certains hommes du pays. » (dans Buffon, 2007, p. 1567, note 2)

conséquence singulière : « le petit éléphant doit teter avec le nez & porter ensuite à son gosier le lait qu'il a pompé » (p. 59). Cependant, Buffon souligne que « les Anciens ont écrit qu'il tétait avec la gueule & non avec la trompe²⁸. [...] Mais si le jeune éléphant avoit une fois pris l'usage ou l'habitude de pomper avec la bouche en suçant la mamelle de sa mère, pourquoi la perdrait-il pour tout le reste de sa vie ; [...] pourquoi feroit-il une action double, tandis qu'une simple suffiroit ? » (p. 59) Buffon annonce donc sa position qu'il affirme « prouvée par les faits subséquents, [...] fondée sur une meilleure analogie que celle qui a décidé les Anciens » (p. 60), et il se lance ensuite dans une réflexion de quelques paragraphes, s'appuyant encore sur une induction bio-anatomo-logique : si l'odorat avertit l'éléphanteau — comme tous les petits des autres mammifères — de la présence du lait « & comme le siège de l'odorat se trouve ici réuni avec la puissance de succion à l'extrémité de sa trompe » (p. 60), comme la mère est pourvue de deux « petits mamelons très-disproportionnés à la grandeur de la gueule du petit » (p. 61), ainsi tout s'accorde pour infirmer le témoignage des Anciens sur ce fait qu'il ont « avancé sans l'avoir vérifié » (p. 61). Avec une prudence qui rappelle l'objectivité scientifique dont se réclamait Aristote, le naturaliste montbardois avoue furtivement que les « faits » qu'il revendique relèvent plus de la spéculation que de l'observation : ni les Anciens, « ni même aucun des modernes que je connaisse, ne dit avoir vû teter l'éléphant, & je crois pouvoir assurer que si quelqu'un vient

²⁸ Buffon renvoie en note à l'*Historia animalium* (livre VI, chapitre XXVII) : « *Pullus editus ore sugit, non promuscide, & statim cum natus est cernit & ambulat.* » Janine Bertier traduit ainsi ce passage : « et le petit tète avec sa bouche et non pas avec sa trompe, et il marche et voit dès qu'il est né » (Aristote, 1994, p. 369).

dans la suite à l'observer, on verra qu'il ne tette point par la gueule, mais avec le nez » (p. 61).

Encore une fois, Buffon n'hésita pas à publier les données qui contredisaient ses propres hypothèses. Ainsi, dans une seconde addition à l'article sur l'éléphant publiée dans le VI^e tome du *Supplément à l'Histoire naturelle* (1782) — vingt-huit ans après son article original —, Buffon ajoute ces tout derniers mots sur le pachyderme :

Après avoir livré à l'impression les feuilles précédentes, j'ai reçu un dessin fait aux Indes d'un jeune éléphant tetant sa mère, dont je donne ici la figure [...] ; c'est à la prévenante honnêteté de M. Gentil, Chevalier de l'Ordre royal & militaire de Saint-Louis, qui a demeuré 28 ans au Bengale, que je dois ce dessin & la connoissance d'un fait dont je doutois. Le petit éléphant ne tette pas par la trompe, mais par la gueule comme les autres animaux : M. Gentil en a été souvent témoin, & le dessin a été fait sous ses yeux. (p. 33)²⁹

En plus de présenter le portrait moralisé d'une espèce raisonnable et chaste faisant de l'éléphant « le plus humain des animaux » (Holtz, 2007, p. 316) et de transcender la transposition allégorique qui sous-tendait l'horizon d'attente des lecteurs de l'époque, les exemples déjà mentionnés nous ont permis d'illustrer que le naturaliste, ayant à tenir un discours premier sur les choses plutôt que sur les idées, c'est-à-dire à élaborer des idées à partir des faits et du monde sensible, sera souvent placé dans la posture du philosophe sceptique qui doit se résoudre à lancer des appels à la suspension du

²⁹ Ce dessin, recopié par Jacques de Sève, puis gravé par Gérard René Le Villain, se trouve à la suite de l'extrait. On pourra consulter la copie qui nous a été gracieusement fournie par la Rare Books and Special Collections Division (McGill University Library) dans Paradis (2008, p. 351) ou sur <<http://archimede.bibl.ulaval.ca/archimede/fichiers/25813/ch08.html#d0e26301>>.

jugement. Ce faisant, Buffon poursuit dans la même veine que Fontenelle et actualise la question de la légitimité du langage vernaculaire « en tant qu'instrument d'un savoir qui tente d'être, sinon vrai, du moins vraisemblable » (Séguin, 2010, p. 315). Il en ira ainsi dans une myriade de descriptions animalières, notamment lorsque les récits viatiques plus contemporains viendront bousculer des textes canoniques de l'Antiquité, souvent recopiés à la Renaissance, voire à l'Âge classique.

Conclusion

Buffon aura apporté une contribution remarquable à l'histoire naturelle, notamment en s'efforçant de distinguer les « merveilles de la nature » du « faux merveilleux ». Ultimement, à défaut de dire ce que sont ces « merveilles », il s'agira pour Buffon de préciser du moins ce qu'elles ne sont pas, ou encore, de substituer « le réel agréable au merveilleux enthousiasmant » (Levacher, 2011, p. 75). Son intérêt pour le style — que certains contemporains accuseront d'être « ampoulé » — aura contribué à forger l'image stéréotypée, qui perdure encore aujourd'hui, d'un grand écrivain, mais plutôt piètre savant. En fait, c'est que le seigneur de Montbard utilise souvent, dans sa quête de la vérité, le lieu commun naturaliste, précisément où d'autres ne voient que la reprise maladroite et naïve de clichés et d'erreurs propagées depuis les Anciens et par-delà la Renaissance. Buffon est celui qui aura peut-être le mieux répondu à ces deux objectifs en apparence contradictoires : faire « l'équivalent de la vraie physique, aussi

bien contre les faux systèmes arbitraires que contre la simple et fastidieuse description accumulative » (Hoquet, 2001, p. 152), en recourant à une langue imagée qui se déploie dans les limites de la vraisemblance scientifique. Dans ce contexte, son œuvre — même si elle participe activement au mouvement général qui transformera l'histoire naturelle en sciences naturelles — reste cependant unique, en raison du souci esthétique qui la sous-tend et de la manière particulière dont son auteur manie la discipline de l'imagination. De toute manière, pouvait-on appréhender la nature autrement qu'en possédant à la fois le génie du savant et celui de l'artiste ? En effet, par sa « capacité de toujours varier ses créations[, la nature] montre que son essence même est moins la raison que l'imagination. La Nature est poète » (Conche, 2000, p. 300). C'est dans cet espace indéfinissable³⁰ que s'élaborent les descriptions animalières buffoniennes, avec en corollaire cette fâcheuse position dans laquelle se retrouve l'histoire naturelle, constamment menacée par le risque de voir un surcroît d'imagination se substituer à la connaissance scientifique. Pour certains savants, l'histoire naturelle ne sera jamais « que la simulation d'une authentique discipline de raison » (Gusdorf, 1973, p. 270), et c'est d'ailleurs en partie la raison pour laquelle, au-delà de la jalousie, Buffon aura été dénigré par plusieurs de ses collègues de l'Académie des sciences.

En bout de ligne, nous espérons avoir montré que l'œuvre de Buffon s'avère emblématique d'un genre aux frontières poreuses : interdisciplinarité, intertextualité, métadiscours et

³⁰ Roger (1995, p. 201) précise : « [...] on ne sait toujours pas comment on a pu passer de l'*histoire naturelle* comme elle était appelée à l'époque de John Ray aux *sciences naturelles* telles qu'elles étaient connues à l'époque de Cuvier. » [souligné dans le texte]

horizon d'attente investissent la pensée de l'auteur qui, pour triompher à la fois sur le plan littéraire et sur le plan scientifique, doit posséder à la fois le génie artistique de l'écrivain et le génie scientifique du naturaliste, au sein d'une épistémè qui accepte encore le lieu commun comme point d'ancrage où s'arrime de manière emblématique la problématique du rapport entre sciences et belles-lettres. Ainsi, le savoir que Buffon propose à ses lecteurs n'est strictement ni « objectif » ni « subjectif » — pour utiliser des termes anachroniques en regard du XVIII^e siècle —, mais plutôt, pour reprendre l'expression difficilement traduisible de Benoît DeBaere, « self-conscious » (2006a, p. 40). En somme, le projet naturaliste de Buffon pourrait être défini comme un grandiose traitement critique et esthétique des lieux communs naturalistes. Les exemples tirés de l'article sur l'éléphant, auxquels nous aurions pu ajouter une kyrielle d'autres séquences puisées dans les autres descriptions animalières buffoniennes, illustrent bien l'instabilité générique de l'histoire naturelle, car l'intendant du Jardin du Roi passe souvent par toute une gamme de postures devant le lieu commun : « du relais sans examen critique au rejet argumenté » (Levacher, 2011, p. 71). Ce qui rend la caractérisation de cette discipline si périlleuse, c'est sa situation à l'intersection des sciences et des belles-lettres, de même qu'un non-dit significatif : derrière le « basculement idéologique de la curiosité pour l'animal » (Holtz, 2007, p. 318-319) se profile presque inmanquablement une curiosité pour l'homme.

Bibliographie

- ANDERSON, Wilda C. (1999), « Error in Buffon », *MLN*, n° 114, p. 691-701.
- ARISTOTE. (1994), *Histoire des animaux*, traduction, présentation et notes par Janine Bertier, Paris, Gallimard.
- BUFFON, Georges-Louis Leclerc, comte de. (1749), « De la nature de l'Homme », dans *Histoire naturelle, générale, et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*, Paris, Imprimerie royale, t. II, p. 429-444.
- . (1753), « Le Cheval », *ibid.*, t. IV, p. 174-257.
- . (1756), « Le Chat », *ibid.*, t. VI, p. 3-17.
- . (1761), « Le Tigre », t. IX, p. 129-142.
- . (1764), « L'Éléphant », *ibid.*, t. XI, p. 1-93.
- . (1776), « Addition à l'article de l'Éléphant », *Supplément à l'Histoire naturelle*, Paris, Imprimerie royale, t. III, p. 292-296.
- . (1782), « De l'Éléphant, de l'Hippopotame & du Chameau », *ibid.*, t. VI, p. 24-33.
- . (2007), *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » [éd. Stéphane Schmitt].
- CHARBONNEAU, Frédéric. (2005), *L'Art d'écrire la science. Anthologie de textes savants du XVIII^e siècle français*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

- CONCHE, Marcel. (2000), « Penser la Nature », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, n° 3, p. 277-300.
- D'ALEMBERT. (1966 [1751]), « Discours préliminaire des éditeurs », dans Diderot et D'Alembert (dir.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, arts et des métiers*, Stuttgart-Bad Cannstatt, Friedrich Frommann Verlag (GüntherHolzboog) [réimpression de l'édition de Paris-Neuchâtel], t. I, p. I-XLVII.
- DARNTON, Robert. (1992), « Introduction », dans *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 12, p. 21-23.
- DE BAERE, Benoît. (2006a), « À quoi pense l'histoire naturelle? Les enjeux de la description de la nature au XVIII^e siècle », dans Jan Herman, Paul Pelckmans & Nathalie Kremer (dir.), *Études de littérature française du XVIII^e siècle*, Bruxelles, Koninklijke Vlaamse Academie van Belgiëvoor Wetenschappen en Kunsten, coll. « Contact forum », p. 33-40.
- . (2006b), « Écriture scientifique, imagination et peinture : l'hypotypose dans les Époques de la nature de Buffon », dans Claude Thomasset (dir.), *L'Écriture du texte scientifique : des origines de la langue française au XVIII^e siècle*, Paris, PUPS, p. 279-295.
- DELON, Michel. (2007), « Préface », dans Buffon, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » [éd. Stéphane Schmitt], p. IX-XXXVII.
- DUFLO, Colas et Pierre WAGNER. (2002), « La science dans l'*Encyclopédie*. D'Alembert et Diderot », dans Pierre Wagner (dir.), *Les Philosophes et la science*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », p. 205-245.

- DURIS, Pascal. (1997), « Histoire naturelle », dans Michel Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, p. 543-546.
- EHRARD, Jean. (2004), « Écriture de chats », *Dix-huitième siècle*, n° 36, p. 435-448.
- FERRONE, Vincenzo. (1996), « L'homme de science », dans Michel Vovelle (dir.), *L'Homme des lumières*, Paris, Seuil, p. 211-252.
- FINDLEN, Paula. (1994), *Possessing nature: museums, collecting, and scientific culture in early modern Italy*, Berkeley, University of California Press, coll. « Studies on the History of Society and Culture ».
- GARCIA DA ORTA. (1619 [1563]), *Histoire des drogues, espiceries et de certains médicaments simples qui naissent és Indes & en l'Amérique*, traduction par Anthoine Colin, Lyon, J. Pillehotte.
- GRINEVALD, Paul-Marie. (1988), « Les effigies de Buffon », dans *Buffon 1788-1988*, Paris, Éditions Imprimerie Nationale, p. 37-47.
- GUÉNOUN, Anne-Sylvie. (1996), « Membres de l'Académie des sciences ayant également appartenu à l'Académie française », dans Éric Brian et Christiane Demeulenaere-Douyère (dir.), *Histoire et mémoire de l'Académie des sciences*, Paris /Londres /New York, Technique & Documentation, p. 164-167.
- GUSDORF, Georges. (1973), *Dieu, la nature, l'homme au siècle des Lumières*, Paris, Payot, coll. « Les Sciences humaines et la pensée occidentale », t. V.
- HOLTZ, Grégoire. (2007), « De la fureur à la parole : la domestication de l'éléphant dans les récits de voyage de la

- Renaissance », dans Philip Ford (dir.), *L'Animal sauvage à la Renaissance*, Cambridge, Cambridge French Colloquia, p. 303-319.
- HOQUET, Thierry. (2006), *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les Dix-huitièmes siècles », n° 92.
- . (2007), *Buffon illustré. Les gravures de l'Histoire naturelle (1749-1767)*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle.
- . (2001), « L'histoire naturelle est-elle une science de la nature? », *Corpus*, n° 40, p. 117-165.
- JARDINE, Nicholas & Emma C. SPARY. (1996), « The Natures of Cultural History », dans Nicholas Jardine, J. A. Secord & E. C. Spary (dir.), *Cultures of Natural History*, Cambridge University Press, p. 3-13.
- LEVACHER, Maëlle. (2004), *La Réception de l'Histoire naturelle de Buffon. Le rapport problématique des sciences et des Belles-Lettres au 18^e siècle*, mémoire de D.E.A. de Lettres modernes, Université de Nantes.
- . (2011), *Buffon et ses lecteurs*, Paris, Éditions Classiques Garnier, coll. « L'Europe des Lumières ».
- LÉVI-STRAUSS, Claude. (1985), *La Potière jalouse*, Paris, Plon.
- LOVELAND, Jeff. (2001), *Rhetoric and natural history. Buffon in polemical and literary context*, SVEC, n° 3.
- MOSER, Walter. (1989), « Experiment and fiction », dans Frederick Amrine (dir.), *Literature and Science as Modes of*

Expression, Dordrecht / Boston / Londres, Kluwer Academic Publishers, p. 61-80.

PARADIS, Swann. (2005), « Buffon, Pasumotet le sommeil paradoxal du chat : rhétorique et histoire naturelle sous l'Ancien Régime », dans Annie Cloutier, Catherine Dubeau & Pierre-Marc Gendron (dir.), *Savoirs et fins de la représentation sous l'Ancien Régime*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Les Cahiers du CIERL », p. 99-115.

—. (2008), *Imagination, jugement, génie : la fabrique des quadrupèdes dans l'Histoire naturelle de Buffon (1707-1788)*, thèse de doctorat, Université Laval, <<https://ezproxy.bibl.ulaval.ca/login?url=http://www.these.ulaval.ca/2008/25813/25813.pdf>>.

PLINE L'ANCIEN. (1952), *Histoire naturelle*, traduction et commentaires par Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Collection des Universités de France », livre VIII.

POPLIN, François. (1987), « Le chat », *Ethnozootechnie*, n° 40, p. 45-54.

—. (1991), « Buffon, Pasumotet le sommeil paradoxal du chat », *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon*, vol. 130, n° 1, p. 297-308.

ROBBINS, Louise E. (2002), *Elephant Slaves & Pampered Parrots. Exotic Animals in Eighteenth-Century Paris*, Baltimore & Londres, The Johns Hopkins University Press, coll. « Animals, History, Culture ».

ROGER, Jacques. (1989), *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard.

- (1993 [1963]), *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité ».
- (1995), *Pour une histoire des sciences à part entière*, texte établi et présenté par Claude Blanckaert, postface de Jean Gayon, Paris, Albin Michel, coll. « Idées ».
- SCHMITT, Stéphane. (2007), « Introduction », dans Buffon, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » [éd. Stéphane Schmitt], p. XXXIX-LVIII.
- SÉGINGER, Gisèle. (2002), « Sciences et Lettres », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, p. 542-544.
- SEGUIN, Maria Susana. (2010), « Du discours sur la nature au langage scientifique », *Revue Fontenelle*, n° 6, juin, p. 311-324.
- SERBAT, Guy. (1973), « La référence comme indice de distance dans l'énoncé de Pline l'Ancien », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 3^e série, n° 47, p. 38-49.
- SPARY, Emma C. (1999), « The "Nature" of Enlightenment », dans William Clark, Jan Golinski et Simon Schaffer (dir.), *The Sciences in Enlightened Europe*, Chicago, University of Chicago Press, p. 272-304.
- (2000), *Utopia's Garden. French Natural History from Old Regime to Revolution*, Chicago, University of Chicago Press.
- STALNAKER, Joanna. (2002), *In Visible Words: Epistemology and Poetics of Description in Enlightenment France*, Doctoral dissertation, New York University.

STENGERS, Isabelle. (1991), « La question de l'auteur dans les sciences modernes », *Littérature*, n° 81, p. 3-15.

VARTHEMA, Ludovico. (1888 [1510]), *Les Voyages de Ludovico Varthema*, traduction de Jean Balarin [vers 1530], Paris, Ernest Leroux, [éd. Ch. Schefer].

VICQ-D'AZYR, Félix. (1868), « Éloge de M. de Buffon prononcé à l'Académie française le 11 décembre 1788 », dans Buffon, *Œuvres : avec la synonymie et la classification de Cuvier*, Paris, Parent Desbarres, p. v-XIV.

Source iconographique

BUFFON, Georges-Louis Leclerc, comte de (1764), « L'Éléphant », *Histoire naturelle, générale, et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*, Paris, Imprimerie royale, t. XI, planche I, p. 142 : « L'Éléphant », dessin de Jacques de Sève, gravure de Jean-Charles Baquoy [collection privée].

Résumé

L'histoire naturelle, de par sa constitution protéiforme qui convoque le royaume de la science et celui des belles-lettres, est animée par des tensions constantes entre la référence directe au monde réel du savant et les marques de l'expressivité de l'écrivain. Nous nous proposons, à l'aide de deux cas de figure — le mystère des amours éléphantines et l'énigmatique tétée de l'éléphanteau —, d'examiner comment Buffon investit le lieu commun naturaliste non seulement au profit de l'ornemen-

tation littéraire mais, aussi, de l'argumentation scientifique. En somme, le projet naturaliste de Buffon pourrait, dans cette optique, être défini comme un grandiose traitement critique et esthétique du lieu commun, véritable pierre angulaire où s'articule de manière emblématique la problématique du rapport entre science et belles-lettres au crépuscule de l'Ancien Régime, traduisant par le fait même l'instabilité générique de l'histoire naturelle.

Abstract

The protean constitution of natural history which calls the realm of science and that of *belles-lettres* is driven by ongoing tensions between direct reference to the real world of the scientist and marks of the writer's expressiveness. We propose, using two scenarios — the mystery of *elephantine* love and the enigmatic feeding of the baby elephant — to examine how Buffon invests the naturalist commonplace not only in favor of literary ornamentation but also to support his scientific argumentation. In sum, Buffon's naturalistic project could be defined in this context as a great critical and aesthetic treatment of commonplace — a real cornerstone where the problematic relationship between science and *belles-lettres* at the end the *Ancien Régime* is illustrated in an emblematic way, reflecting the generic instability of natural history.